

**CET HOMME EST PROFESSEUR
DE MATHÉMATIQUES**

CINÉMAN



© 2008 UNIVERSAL PICTURES. ALL RIGHTS RESERVED.

Abel Nahmias
présente

Franck Dubosc
dans

CINEMAN

un film de Yann Moix

avec
Pierre François Martin-Laval
Lucy Gordon
Pierre Richard
Anne Marivin

Durée : 1h30

SORTIE LE 28 OCTOBRE 2009



DISTRIBUTION :
Pathé Distribution
2, rue Lamennais
75008 Paris
Tél : 01 71 72 30 00
www.pathedistribution.com

Dossier de presse et photos téléchargeables sur : www.pathedistribution.com

PRESSE :
AS Communication
Alexandra Schamis – Karine de Haynin
11 Bis, rue Magellan
75008 Paris
Tél : 01 47 23 00 02
karinedehaynin@ascommunication.fr



SYNOPSIS

Professeur de mathématiques à Montreuil-sous-Bois, Régis Deloux a soudain le pouvoir de voyager dans les films où il rencontrera enfin la femme de ses rêves.



ENTRETIEN **FRANCK DUBOSC**

Qu'est-ce qui vous a séduit dans *Cinéman* ?

D'abord, l'envie de travailler avec Yann Moix. Pour être un grand fan de *Podium*, je savais que le type qui avait fait ce film-là pouvait m'entraîner dans des territoires où je n'étais pas encore allé, et pouvait fabriquer avec moi quelque chose que je n'avais encore jamais fait. Ensuite, bien sûr, l'idée même du film, ce personnage qui doit entrer dans des films pour retrouver – et sauver ! - une femme belle comme le jour et qui, du coup, doit jouer – être ? - Robin des Bois, Tarzan, Zorro, Harold Lloyd, Clint Eastwood... Ils sont rares, surtout dans le cinéma français, les films où l'on vous propose tous ces personnages à la fois ! C'était comme un rêve de gosse. On a tous rêvé d'arriver à cheval et d'enlever la belle ! En plus, moi, quand j'étais petit, je ne voulais pas être acteur, je voulais être cowboy, alors forcément...

Comment définiriez-vous le personnage de *Cinéman* ?

Régis Deloux ou *Cinéman* ?

Les deux !

Régis Deloux, c'est un pauvre prof de maths avec, comme il le dit, une petite vie, une petite vision, de petits espaces. Tout est petit dans sa tête. Tout est petit chez lui. Et c'est le cinéma qui lui ouvre une porte sur la fantaisie, sur les rêves, sur l'imaginaire – et paradoxalement aussi sur la vie et sur le monde, et sur ses propres émotions. Entrer dans un univers qu'il ne domine pas élargit considérablement son horizon, son potentiel, ses sentiments... Et là, oublié Deloux, il devient *Cinéman*. Même s'il a un nom de super-héros, ce n'est pas un super-héros, c'est juste un homme auquel le cinéma donne une nouvelle dimension. Tout à coup, il a cette chance, comme on en rêve tous, de pouvoir oser quelque chose, s'extérioriser, se croire immortel... C'est l'histoire d'un petit mec qui ne savait pas qu'il était élastique et qu'il allait 'grandir' dans le cinéma.

On imagine que, comme pour lui, ces différentes métamorphoses ont nourri votre plaisir à faire le film...

C'est vrai, j'adore me déguiser. Tous les acteurs vous le diront, quand on est déguisé, on est caché, et ça permet de se sentir plus libre, d'avoir moins de pudeur... Mais là, pour être franc, c'était un plaisir... une fois que les scènes étaient tournées ! En fait, c'était surtout beaucoup de travail. Avant, il y a le maquillage – il faut arriver à 6h du matin et patienter pendant deux ou trois heures de préparation ! En même temps, la fin du maquillage était un moment fabuleux : lorsqu'on ouvre les yeux et qu'on découvre dans la glace non seulement qu'on est quelqu'un d'autre, mais qu'on est Robin des Bois, Eastwood ou Harold Lloyd...

Harold Lloyd, c'était d'ailleurs un des plus compliqués à jouer. A la fois parce qu'il n'y a rien de pire que le maquillage blanc qu'un rien dénature et où la moindre poussière laisse une trace qu'il faut effacer, et parce que jouer un héros du muet, ça demande un style de jeu particulier : il faut tout multiplier, les gestes, les expressions, les sentiments, et... ça essouffle ! Je l'ai fait quasiment en apnée. Tarzan, non plus, ce n'était pas simple. Jouer avec le singe puis avec la panthère, même en peluche, c'était compliqué. Rigolo mais compliqué.

Quel est celui alors qui vous a donné le plus de plaisir à interpréter ?

Ça va peut-être vous paraître paradoxal mais c'est le professeur, Régis Deloux, le seul qui ne soit pas un personnage de cinéma. C'est certainement celui où la composition est la plus grande. Pour le professeur, j'étais vraiment caché, j'avais des lentilles, je portais des lunettes, j'étais coiffé bizarrement... Il sourit rarement, il peut être dur...

Qui a eu l'idée, pour le professeur, de vous faire mettre des lentilles et de cacher ainsi vos yeux bleus ?

Yann, bien sûr ! Et puis, après, on s'est dit que c'était bien que le personnage ait les yeux bleus lorsqu'il allait dans le cinéma. Ça accentuait le côté irréel de l'histoire, comme si c'était un rêve. En fait, pour composer le professeur, ce qui m'a été le plus utile, c'est la petite indication que m'a donnée Yann avant le tournage. Il m'a dit de revoir *Fargo* des frères Coen et de faire attention à William H. Macy qui joue le vendeur de voitures. J'ai adoré cet acteur, la façon qu'il avait de bouger, et ses mouvements assez lents... On dirait Monsieur Tout le monde. Il est tellement Monsieur Tout le monde d'ailleurs, jusque dans l'excès, qu'il finit par dégager un malaise, un truc un peu poisseux... Juste cette indication-là m'a beaucoup aidé. Yann sait diriger. Il sait expliquer ce qu'il veut sans avoir besoin d'imiter. Et puis aussi, il avait le défi de me faire faire des choses que je ne savais pas faire a priori, ou en tout cas qu'on ne m'avait jamais vu faire.

Et pour les personnages de cinéma quelles indications vous-a-t-il données ?

Autant je ne voulais pas faire du « Dubosc » dans le professeur, autant Yann avait envie de jouer là-dessus pour les personnages de cinéma. On est dans la pure fantaisie, donc tout est possible. Ça amusait Yann de... s'amuser avec ça ! Il a même mis au point une façon de me diriger qui était assez drôle en inventant un « niveau de Dubosc » ! Selon les personnages et selon les scènes, il me disait : « Fais du Dubosc niveau 1 » ou « Niveau 5 ». « Là, redescends au niveau 4 ! » Et, dans la même prise, il me faisait changer de niveau comme s'il était au volant d'une voiture et passait les vitesses. C'était alors à moi de répondre. J'ai bien aimé l'exercice.

Il y a aussi de vraies scènes d'action qu'on ne vous avait jamais vu faire...

Oui, comme c'est un film non pas sur le cinéma mais qui traverse le cinéma, il y a des combats à l'épée, des bagarres, des chevauchées fantastiques, etc. Et... c'est fatigant ! C'est comme si j'avais dû m'entraîner pour cinq ou six films à la fois. Avec PEF, avec qui je me bats à l'épée, on s'est entraînés, on a suivi des cours, on a appris la chorégraphie... Pour le western, j'ai découvert à quel point c'était difficile d'armer une Winchester en deux secondes et de tirer. Comme je l'avais fait souvent étant gosse – pas avec une vraie ! – je pensais n'avoir plus rien à apprendre, mais la première fois où, pour le film, j'ai tiré, je me suis pris toute la poudre dans l'œil ! Evidemment, il y avait des cascadeurs pour nous doubler dans les scènes les plus compliquées mais ça ne m'a pas empêché de me blesser.

Quel type de metteur en scène est Yann Moix sur un plateau ?

Un obsessionnel ! La complication – et c'est ça aussi qui est excitant ! – c'est qu'il veut toujours plus. Il est comme moi avec les mots, il les aime au point qu'il peut réfléchir pendant des heures et des heures pour savoir lequel est le meilleur. Surtout, il est extrêmement inventif. Entre ce que j'ai lu, ce qu'il a réécrit, ce qu'on a tourné et le résultat, il y a je ne sais pas combien d'étapes ! Le matin, il pouvait m'apporter une scène nouvelle et faire naître chez moi une spontanéité nouvelle. D'autant qu'une fois la scène commencée, pendant que la caméra tournait, il me jetait de nouvelles phrases en pâture ou de nouvelles intentions qu'il fallait que je chope au vol. A peine avait-il fini d'en lancer une qu'il m'en lançait déjà une autre, très différente... C'était vraiment un travail d'acrobate. Mais c'est passionnant de travailler comme ça. D'autant que j'étais entièrement en confiance. On était sur la même longueur d'ondes. Je savais que lui savait où il allait et j'étais entièrement prêt à me laisser entraîner. J'ai beaucoup appris avec lui.

Quel est, selon vous, son meilleur atout ?

Son intelligence, et peut-être même plus encore, son érudition. Son érudition est sa grande force, il s'en sert très bien d'ailleurs comme arme de séduction.

Le film est différent de *Podium* mais on y retrouve son intérêt à la fois pour les vedettes - ou les personnages légendaires - et pour la fascination qu'ils suscitent. Comment expliquez-vous cette attirance, sans même parler de ce goût qu'il a pour les personnages qui se rêvent dans la peau de gens célèbres?

C'est une psychanalyse de Yann que vous me demandez ! Ce serait intéressant s'il en faisait une d'en lire les résultats. A chaque fois, en effet, c'est l'histoire de quelqu'un qui se cache, qui se déguise, qui joue à être quelqu'un d'autre pour obtenir ce qu'il veut. Yann peut être comme ça d'ailleurs. Je pense qu'il aurait aimé être Régis Deloux puis enfiler une cape et devenir Zorro. Il est là à faire de la provoque, à faire du cinéma avec panache et puis il

revient dans son bureau et écrit « Mort et vie d'Edith Stein ». S'il fallait que je me risque à une explication, je dirais que ça tient sans doute de la recherche de l'amour, de l'inaccessible. La recherche de l'autre dans des endroits inaccessibles – et le cinéma fait partie de ces endroits inaccessibles... Pour lui, comme pour Régis Deloux/Cinéman, pouvoir passer de film en film, c'est passer de vie en vie. Il y a quelque chose d'une fuite. D'ailleurs, dans le film, on court beaucoup, on fuit tout le temps... C'est quelqu'un de complexe mais il est honnête avec lui-même. Pour ce qui concerne le cinéma, c'est hallucinant, il va aimer autant un Murnau que *Zorro* et il les défendra avec une égale force de conviction. Et ce n'est pas une pose. S'il dit qu'il les aime tous les deux, ce n'est pas pour faire genre, c'est parce que c'est vrai. Dans *Cinéman*, il aurait pu faire plus de références à des succès récents, il a préféré mélanger des héros que tout le monde connaît et des évocations de films qui, peut-être, ne diront rien aux jeunes spectateurs d'aujourd'hui mais qui portent en eux une certaine qualité de cinéma dont lui avait besoin et qui, de toute manière, lorsqu'on les voit, « font cinéma ». Comme la scène de Kubrick, ou celle des *Duellistes*... Tout ça dans une comédie !

Vous croisez dans le film deux figures du cinéma, Michel Galabru et Pierre Richard...

Michel Galabru, je l'avais croisé, il y a très longtemps sur un téléfilm et j'avais découvert alors quel homme merveilleux il est. J'ai adoré le retrouver même si c'est juste pour une scène. C'est un acteur incroyable. Aujourd'hui, on continue de lui demander de faire ce qu'on lui a reproché toute sa vie : en faire trop. Comme si ce qu'on lui avait reproché était au contraire devenu une valeur ajoutée, quelque chose d'incontournable. Il le fait sans bougonner. Et c'est vrai que ça nous fait hurler de rire depuis toujours... C'est un monsieur d'une gentillesse extrême. Il est parti du tournage en me laissant une jolie lettre à l'hôtel. Il sait ce que c'est de faire le comique et d'être critiqué. Et puis, il a tellement de souvenirs qu'on peut l'écouter des heures... Ici, c'est comme dans *Bienvenue chez les Ch'tis*, on se dit que personne d'autre que lui ne peut faire ça comme il le fait. Pierre Richard pareil. Jouer avec lui, pour quelqu'un de ma génération, c'est entrer dans le cinéma ! Dans les quelques scènes qu'on a ensemble, je le regardais jouer – d'autant qu'il joue son propre rôle – et c'était comme si je me retrouvais dans ses films que j'ai regardés tant de fois au cinéma et à la télé. C'est jubilatoire d'avoir de beaux partenaires comme ça, même pour une scène.

Vous y croisez aussi deux jeunes actrices...

C'était un tournage curieux parce que si j'étais là tous les jours, les autres acteurs, eux, ne faisaient que passer et pour certains, pas très longtemps. Je n'ai donc pas eu tant de contacts que ça avec mes partenaires. Même si le peu qu'on avait ensemble était bien. Comme avec PEF, par exemple, qui est un amour d'acteur. Pour Lucy Gordon, c'était plus compliqué pour elle puisqu'elle ne jouait pas dans sa langue... Du coup, elle était plus en retrait, d'autant qu'elle avait l'air plutôt timide alors qu'à l'écran, elle a une présence incroyable. Assurément, la caméra l'aime. Elle était idéale pour ce rôle de princesse.

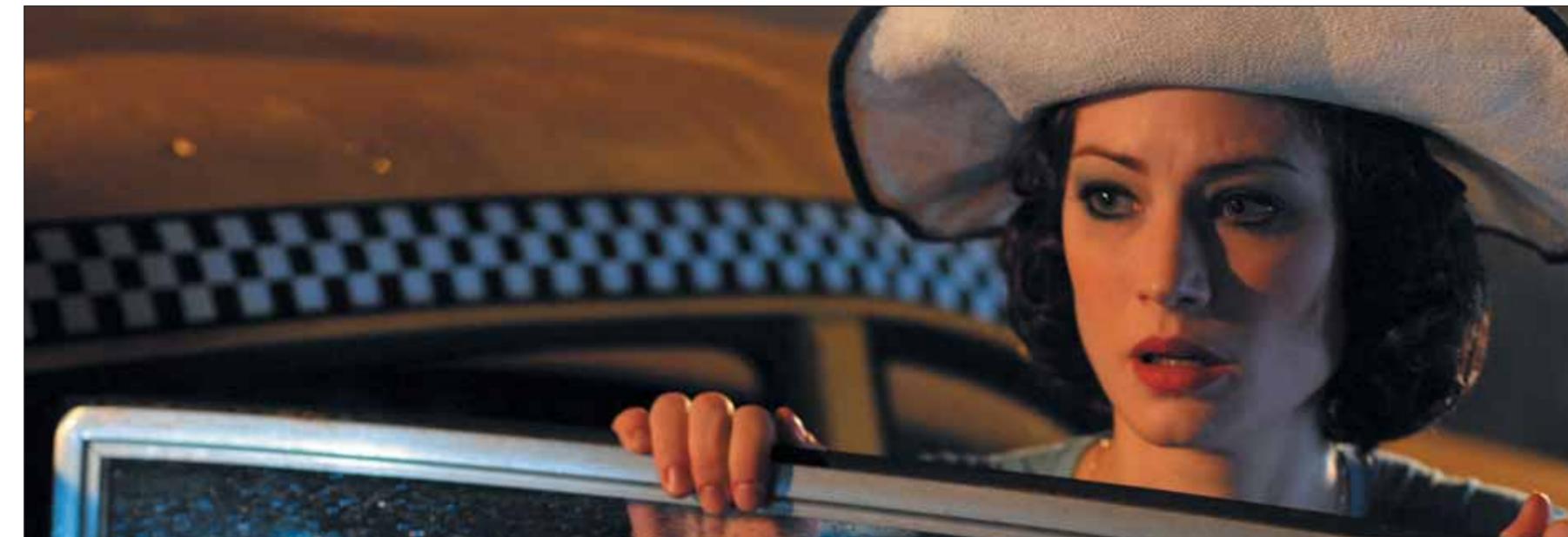


On ne pouvait pas imaginer alors que, quelques mois plus tard, elle aurait une fin aussi tragique... J'ai adoré jouer avec Anne Marivin. Il y a avec elle un contact de jeu qui est formidable. C'est un plaisir du même ordre qu'avec Mathilde Seigner. Peut-être parce qu'elles ont toutes les deux un vrai tempérament comique et ... qu'elles jouent comme des mecs ! Elles ont ce petit quelque chose qui fait qu'on ne peut pas truquer avec elles. Elles s'en aperçoivent tout de suite. Quand on joue avec Anne, elle regarde vraiment, on a envie de lui parler vraiment, de la faire rire... Elle a l'œil malicieux... C'est une bonne partenaire avec laquelle l'échange est à la fois agréable et stimulant.

Si, au milieu de ce feu d'artifices de scènes de cinéma, toutes époques confondues, vous ne deviez garder qu'une image de toute cette aventure...

Heu... L'hôpital ! C'est un tournage qui m'a envoyé plusieurs fois à l'hôpital. Pendant une scène, j'ai dévalé les escaliers, je me suis démis l'épaule et je me suis ouvert la tête. On a

dû me faire vingt points de suture. Sans arrêt de tournage ! J'ai eu la chance que ça m'arrive juste avant un jour de repos... Après, à force de tirer à l'arc, je me suis écrasé le ligament du doigt avec la corde. Je n'arrivais même plus à tenir les copies entre mes doigts pour les rendre aux élèves ! Voilà... Et puis aussi, quand même, l'image que je retiendrai, c'est moi, habillé en cowboy, marchant au milieu d'une ville de cowboys. Une ville que Clint Eastwood lui-même a traversée puisqu'on a tourné à Almería, là où les Leone ont été tournés. Ce n'est pas le fait d'avoir la tête de Clint Eastwood, c'est juste d'être un cowboy qui avance avec la main sur le flingue... Quand, gamin, je rêvais d'être acteur, c'était juste pour faire cette scène-là ! Jamais je n'aurais cru que j'aurais l'occasion de la faire un jour. C'est fait. Merci Yann !





ENTRETIEN YANN MOIX

REALISATEUR ET SCENARISTE

Cinéman s'inscrit dans la continuité de Podium, peut-être même en franchissant une étape supplémentaire. Le premier raconte l'histoire d'un homme qui se prend pour quelqu'un d'autre. Le deuxième raconte l'histoire d'un homme qui devient beaucoup d'autres...

Cinéman est effectivement pour moi la suite de *Podium*. Dans *Podium*, c'est un homme qui est obligé de se déguiser pour être heureux, et là, c'est un homme qui est obligé d'aller dans les films, dans l'imaginaire, pour être heureux, pour retrouver la femme dont il est tombé amoureux.

C'est en tout cas l'occasion pour vous de témoigner de votre passion pour le cinéma, à la fois pour les films, tous genres confondus, et pour la puissance d'évocation qu'il représente...

C'est une comédie d'amour. D'amour tout court. Et d'amour du cinéma par la même occasion. De tout le cinéma. Je voulais voir si on pouvait faire une comédie en mélangeant tous ces univers qui nous ont marqués, qui habitent notre imaginaire, qui font partie de nous aujourd'hui. C'est vrai que j'aime tous les genres de cinéma. Je suis très éclectique et un peu boulimique aussi : je peux, pendant une semaine, ne regarder que les films de Rossellini et la semaine suivante me faire tout Louis de Funès ! Bien sûr, certains sont des chefs-d'œuvre et d'autres des nanars. Il n'empêche qu'on peut les aimer autant sinon de la même manière, c'est juste le plaisir qui est de nature différente. Dans *Cinéman*, ça m'amuse justement de faire traverser à Franck Dubosc presque tous les genres de cinéma, et des films aussi différents que *Barry Lyndon* et *Zorro*, sans trier, comme s'il n'y avait pas de hiérarchie.

Et tout de suite, vous avez pensé à en faire une comédie ?

Oui. Dans la comédie, j'aime la manière dont on peut jouer avec les dialogues, cette jubilation à se sentir libre dans des scènes de décalage, parce que l'humour ce n'est pas seulement des dialogues. La comédie naît du contraste entre une réalité et ce que pense le personnage de cette réalité-là. Quand quelqu'un pense qu'il est connu alors qu'il ne l'est pas du tout comme dans *Podium*. Quand quelqu'un pense qu'il est un héros alors que c'est un homme comme dans *Cinéman*.

Y a-t-il eu un déclic qui vous a donné l'idée de *Cinéman* ?

Le vrai déclencheur de *Cinéman*, c'est *Sherlock Holmes Junior* de Buster Keaton. A un moment, dans ce film, Buster Keaton qui est projectionniste, commence à s'assoupir et en s'assoupissant il rêve qu'il entre dans le film. J'ai trouvé que c'était une idée géniale. Le film

date de 1920, elle n'est donc pas très originale, l'idée ! Mais je me suis dit que ce serait marrant que quelqu'un trouve la femme de sa vie au seul endroit où il est impossible de la trouver : au cinéma, dans les films. En fait, ce n'est pas tout à fait exact : au cinéma, on la trouve tout le temps, la femme de sa vie, sauf qu'on ne peut pas l'approcher, ni la toucher... Là, au contraire, j'ai voulu que *Cinéman* puisse l'approcher, la toucher, lui parler, en devenant un personnage des films dans lesquels elle joue... C'est donc l'inverse de *La Rose pourpre du Caire* de Woody Allen où les personnages descendaient de l'écran pour rejoindre « la vraie vie ». Lorsqu'on est vraiment amoureux, on entre dans l'univers de quelqu'un d'autre. Du coup, non seulement on regarde le monde différemment mais on se voit aussi tel qu'on ne s'est jamais vu. L'amour, ce n'est pas seulement connaître quelqu'un d'autre, c'est se connaître soi-même grâce à l'univers de quelqu'un d'autre. C'est ce qui arrive à *Cinéman*. Le cinéma lui permet d'être amoureux mais on peut aussi considérer que l'amour lui permet d'aimer le cinéma...

Vous avez signé le scénario avec Olivier Dazat. Comment s'est passée votre collaboration ?

En fait, Olivier n'est arrivé que dans un deuxième temps. J'ai fait comme j'avais fait pour *Podium*. J'ai d'abord écrit un roman – de 400 pages ! – mais celui-là, à la différence de « *Podium* », je ne le publierai jamais. Puis, à l'intérieur de ce roman, je suis allé chercher les éléments avec lesquels je pouvais construire un scénario. Et c'est là qu'Olivier est intervenu. Pour m'aider à faire le tri. C'est un processus un peu long, mais je ne sais pas faire autrement. De la même manière que, sur le tournage, j'ai beaucoup de mal à ne pas changer les trois quarts des dialogues. C'est comme si, les connaissant déjà, je les trouvais usés. J'ai besoin d'en avoir des tous neufs à me mettre sous la dent pour pouvoir tourner.

Quel est, selon vous, le meilleur atout de Franck Dubosc ?

Franck est arrivé en me disant : « J'ai adoré *Podium*, tu fais ce que tu veux avec moi. Considère-moi comme de la pâte à modeler » Totale humilité ! Non seulement, il ne m'a posé aucun problème du début à la fin (pas un caprice, pas une crise de nerfs, rien !), mais c'est un incroyable bosseur, ambitieux et exigeant. Et un type humainement très attachant. Il a beaucoup de talent mais ne se repose pas dessus. Il a l'humilité de savoir qu'il peut progresser, progresser, et progresser encore. Il a regardé les films en boucle. *Barry Lyndon*, aujourd'hui, il le connaît mieux que tout le monde. Et je ne parle pas de *L'Aurore* de Murnau ! Il a travaillé de manière incroyable les expressions d'Errol Flynn dans *Robin des bois*. Quand on regarde de près, c'est fou ce qu'il a fait. Il a même les petits mouvements de lèvres de Fairbanks sur le tapis volant à la fin. Peu de gens, peut-être, le remarqueront, mais c'est génial de l'avoir fait.





Franck Dubosc dit que vous avez mis au point un système pour le diriger en inventant plusieurs « niveaux de Dubosc » ...

Oui, c'est vrai. Et c'est impressionnant à quel point il peut être précis. J'ai trouvé un système de manettes mentales. Je lui ai dit : « On va inventer une échelle avec dix échelons de « dubosquisation ». Au niveau 0, tu es mort et au niveau 10, c'est ce que tu fais dans tes spectacles. Nous, on ne dépassera jamais les niveaux 5 ou 6. » Selon les scènes, je lui disais donc « niveau 3 » ou « niveau 4 », et ce qui est fou, c'est qu'entre le niveau 3 et le niveau 4 il y avait une vraie différence. Incroyable.

Pourquoi avez-vous décidé de lui faire porter des lentilles foncées lorsqu'il est dans « la vraie vie » ?

Au départ, c'était... pour faire oublier Dubosc ! Mais très vite, je me suis dit que ce n'était pas une bonne idée et qu'il valait mieux justement jouer avec. Alors, on a inventé ce petit gimmick où ses yeux changent de couleur et redeviennent bleus lorsqu'il arrive dans les films. En plus, ça fait super-héros !

Au moment de l'écriture, était-ce évident, pour vous, de choisir les films dans lesquels vous alliez faire intervenir Cinéman ?

Ce n'était pas si compliqué parce que je me suis aperçu qu'en fait les grands films universels, ce sont des genres : *Tarzan*, ce n'est pas qu'un film, c'est un genre. Comme le western spaghetti. Et même Kubrick, c'est un genre en soi ! Il y a quand même deux Kubrick dans le film : *Barry Lyndon* et *Orange mécanique*. Et puis, il y avait des films auxquels je tenais comme *Monte là-dessus* avec Harold Lloyd et *L'Aurore* de Murnau. Ou encore *Les Duellistes* et *Taxi Driver* ... Le plus passionnant a été de trouver un fil rouge, une continuité, de mélanger, et dans une comédie qui plus est, tous ces univers qui n'ont rien à voir. C'est ce pari-là aussi qui était excitant. Ce que j'ai voulu faire, c'est une comédie hommage au cinéma mais un film populaire plus que cinéphile. Je me suis autant inspiré de Murnau que des petites annonces d'Elie Semoun et Franck Dubosc.

Pensez-vous qu'on puisse mettre tous les films sur le même plan ?

Non, bien sûr. Mais il y a un film pour chaque moment et une variété infinie de plaisirs et d'émotions. En plus, il faut comparer ce qui comparable. Je n'ai jamais compris qu'on dise par exemple « Florent Pagny c'est nul ! » et qu'on rajoute en général : « Schubert, c'est tellement mieux ». C'est de la malhonnêteté intellectuelle pure. On peut comparer Florent Pagny à Claude François ou à Pascal Obispo et décider quel est le meilleur des trois, mais si on commence à faire entrer Wagner, Schubert ou Miles Davis dans la ronde, on rend tous les raisonnements impossibles.

Encore une fois, on peut aimer Louis de Funès et Murnau, comme on peut aimer Jean-Sébastien Bach et Michel Delpech. C'est pour ça que je me sens bien à la Cinémathèque, où il n'y a pas de hiérarchie. J'ai bien vu les « rats de cinémathèque » à Bercy qui sont devenus mes amis. Ils aiment tous les genres de films, il peuvent passer toute la journée d'un film à l'autre et voir à 14h un film réalisé par le fils de Rossellini et à 16h un film porno des années 70.

Vous parlez de la Cinémathèque, vous avez revu certains films avant de réaliser Cinéman ?

J'ai passé des années à la Cinémathèque, regardant quasiment tout ce qui y était programmé. C'était une drogue. Un truc de dingue ! Au-delà du plaisir, immense, la leçon que j'ai retirée c'est qu'au cinéma tout, absolument tout, est possible. Il n'y a pas de règle. Ou en tout cas, ce qui est la règle pour l'un ne l'est pas pour l'autre.

Qu'est-ce qui vous a donné le plus de plaisir à tourner ? Harold Lloyd, Robin des Bois, Barry Lyndon, Orange mécanique ...

Les scènes d'Harold Lloyd, même si les conditions de tournage – en Belgique par moins quinze degrés ! – étaient difficiles, j'ai adoré les faire. Mais je crois que celle que j'ai préféré tourner, c'est la scène de *L'Aurore*. Je l'adore. *Robin des bois*, je l'avais rêvé tout en technicolor, avec le soleil et différentes profondeurs de champ, à l'image du *Robin des bois* d'Errol Flynn où le technicolor était offert par la nature elle-même. Finalement j'ai eu de la pluie, et pas de feuilles sur les arbres, et tout le monde me dit : « C'est vraiment bien ! C'est exactement comme dans le film avec Kevin Costner ! » Du coup, c'est un double hommage ! En même temps, tourner des scènes comme ça, c'est tellement particulier. D'autant que je ne voulais pas faire de plagiat mais être entre l'hommage et la parodie. Avec des films comme *Orange mécanique* ou *Barry Lyndon*, vous ne prenez pas beaucoup de plaisir – même si pour le chef op' et les techniciens c'est un défi très excitant - parce que vous êtes quand même littéralement écrasé par ceux qui les ont fait « en vrai ». Vous vous dites : « Là, je touche quand même à des choses qui... », vous n'êtes pas tout à fait sûr de votre coup, vous avez beau adorer *Barry Lyndon*, le connaître plan par plan, il a beau être un de vos films préférés de tous les temps, vous êtes obligé à un moment de donner des signes que vous ne vous prenez pas du tout au sérieux. Mais quand on voit Franck Dubosc arriver, c'est bon ! On est rassuré ! On comprend que nous sommes dans la parodie. On a le droit de s'amuser avec un chef-d'œuvre, on peut faire des moustaches à la Joconde. Voilà, c'est ça, je me suis amusé à faire des moustaches à la Joconde. Mon but c'est de faire rire un maximum de gens. Ce n'est pas un cinéma qui se prend au sérieux, du tout ! *Cinéman* est un film réalisé avec un soin infini, mais c'est un film populaire.

Vous avez délibérément choisi de styliser la réalité, de la rendre aussi cinématographique que les films que traverse Cinéman.

J'ai adoré faire ces scènes où Franck Dubosc est prof de maths. Si j'ai voulu les traiter de cette manière, c'est d'abord parce que j'aime bien ce côté un peu coloré. C'est d'ailleurs une sorte de fil conducteur avec *Podium* qui était très stylisé lui aussi. Je trouvais que le contraste entre la réalité hyper-réaliste et le cinéma très coloré, très « cinéma », c'était un peu attendu et convenu, et puis, enfin, je me disais que c'était une petite rampe de lancement pour faire accepter l'idée qu'il pouvait aller dans le cinéma. Puisqu'il était déjà dans un univers un peu spécial, tout pouvait être possible dans ce monde-là...

Comment avez-vous choisi Lucy Gordon pour jouer la femme de rêve de Cinéman ?

Je cherchais une actrice qui incarne l'idée du cinéma. Lucy était belle à tomber. Un vrai rêve de cinéma. La caméra l'aimait infiniment. Elle prenait la lumière d'une manière incroyable. C'était une princesse idéale de cinéma. Quand on la voit sur un écran, on a le sentiment – et d'ailleurs hélas, maintenant c'est le cas ... - qu'elle n'habite que dans le cinéma. Sa mort m'a bouleversé.

Aux côtés de Franck Dubosc et de Lucy Gordon, on retrouve Anne Marivin qui était déjà dans Podium...

Anne, je l'adore. C'est une vraie actrice de comédie, ce qui n'est pas si courant. Quand elle est dans une comédie, on se sent bien. Elle dégage quelque chose de tonique, de sympathique, de complice, de chaleureux. Tout le monde va croire que je l'ai engagée à la suite du triomphe de *Bienvenue chez les Ch'tis*, mais d'abord je l'avais fait jouer dans *Podium* et puis je l'ai engagée pour *Cinéman* avant. C'est comme pour Michel Galabru. Aujourd'hui, personne ne va me croire si je dis que j'y ai pensé avant sa scène mémorable dans « Les Ch'tis ». Et pourtant, c'est vrai. Alors, disons, que dans *Cinéman*, je rends aussi hommage aux « Ch'tis » à travers Galabru !

Et Pierre Richard à qui vous faites jouer son propre rôle...

Ah, je suis fan depuis toujours. Il a une telle poésie... Dans la vraie vie, il pourrait être Cinéman. Quand je suis allé chez lui, il a trébuché, il s'est cogné, il a renversé un café ! Il est vraiment le pivot entre la réalité et le cinéma. Il pourrait habiter dans le cinéma. D'ailleurs, il l'habite puisque son personnage de cinéma est en réalité proche de ce qu'il est et inversement. C'est un acteur burlesque magnifique. Je ne renie rien de tous les films comiques que j'ai aimés, je ne renie pas les années 70-80 que j'ai adorées et j'ai toujours aimé Pierre Richard et Michel Galabru sans la moindre réserve. Et j'aime cette idée de les avoir fait coexister au même générique que Marisa Berenson ! Peut-être qu'on dira un jour : « Ah oui, le *Barry Lyndon* avec Marisa Berenson, Franck Dubosc et Michel Galabru ! » Cette idée, improbable, me fait beaucoup rire...

Il y a aussi PEF...

PEF, je lui avais demandé de venir me voir pour un rôle qui a finalement disparu dans le scénario. Il m'a dit : « Je peux tout faire sauf les rôles de méchants ». Je lui ai donc aussitôt donné le rôle du méchant ! PEF m'amuse beaucoup et j'aime bien l'idée qu'on ne le reconnaisse pas tout de suite.

Quel est, selon vous, votre meilleur atout de metteur en scène ?

La direction d'acteurs. J'ai le sentiment de les comprendre, d'avoir avec eux de vrais échanges. On se voit tout le temps, on discute sans arrêt. C'est comme si le temps d'un tournage, on devenait de vrais amis. Après, bien sûr, chacun reprend sa vie... J'arrive vraiment à les manipuler. J'ai l'impression de faire une sorte de « best of » de tout ce qu'ils peuvent faire et même de les pousser plus loin, ailleurs, différemment...

Cinéman préfère finalement rester dans le cinéma que dans la vraie vie...

Oui, à la fin, il reste sur le tapis volant, il reste dans le cinéma plutôt que de revenir dans le réel, sauf pour quelques petites incursions. Il renonce à ce qu'on appelle la « vraie vie ». Vous imaginez la fuite du réel que ça représente... Je voulais qu'il reste dans le cinéma. Moi, je n'ai jamais envie de revenir dans le réel. Woody Allen a dit que s'il faisait autant de films, c'est parce qu'il ne supportait pas la réalité. Je le comprends tellement bien.

Vous pensez donc comme Cinéman que le cinéma est plus beau que la vie ?

Bien sûr. Je le pense vraiment ! Quoique... la vie nous permet de faire des films et d'aller au cinéma ! Mais le cinéma m'a toujours permis de m'oublier dans des moments particulièrement éprouvants. Il y a dans le cinéma quelque chose qui nettoie de ses chagrins qui n'a pas d'équivalent. Quelque chose de très, très fort. Entre aller en Italie et aller voir un film de Rossellini, de Fellini ou de Dino Risi, la différence est mince. Ça me dépayse autant qu'un voyage à Rome.

FILMOGRAPHIE

2009
2004
2001

CINÉMAN
PODIUM
LE GRAND ORAL





FRANCK DUBOSC

2010	CAMPING 2	Fabien ONTENIENTE
2009	CINEMAN	Yann MOIX
	INCOGNITO	Eric LAVAINÉ
2008	DISCO	Fabien ONTENIENTE
2006	CAMPING	Fabien ONTENIENTE
2005	IZNOGOUD	Patrick BRAOUE
2004	AU SECOURS J'AI 30 ANS !	Marie-Anne CHAZEL
1999	TRAFIC D'INFLUENCE	Dominique FARRUGIA
	L'HOMME DE MA VIE	Stéphane KURK
	LES PARASITES	Philippe de CHAUVERON
	RECTO / VERSO	Jean-Marc LONGVAL
1998	LE CLONE	Fabio CONVERSI
1986	JUSTICE DE FLIC	Michel GERARD
1985	A NOUS LES GARCONS	Michel LANG

LUCY GORDON

2010	SERGE GAINSBORG, VIE HEROIQUE	Joann SFAR
2009	CINEMAN	Yann MOIX
	BRIEF INTERVIEWS WITH HIDEOUS MEN	John KRASINSKI
2008	FROST	Steve CLARK
2007	SPIDERMAN 3	Sam RAIMI
	SERIAL	Kevin ARBOUET et Larry STRONG
2005	LES POUPEES RUSSES	Cédric KLAPISCH
2003	FRERES DU DESERT	Shekhar KAPUR
2001	SERENDIPITY	Peter CHELSOM
	PERFUME	Michael RYMER





PIERRE FRANÇOIS MARTIN-LAVAL

2009	LES MEILLEURS AMIS DU MONDE	Julien RAMBALDI
	CINEMAN	Yann MOIX
	KING GUILLAUME	Pierre François MARTIN-LAVAL
2008	VILAINE	Jean-Patrick BENES & Allan MAUDUIT
	MODERN LOVE	Stéphane KAZANDJIAN
2006	ESSAYE-MOI	Pierre François MARTIN-LAVAL
	UN TICKET POUR L'ESPACE	Eric LARTIGAU
2004	CASABLANCA DRIVER	Maurice BARTHELEMY
	RRRrrrr !! !..	Alain CHABAT
2003	LE BISON (ET SA VOISINE DORINE)	Isabelle NANTY
2002	ASTERIX ET OBELIX MISSION CLEOPATRE	Alain CHABAT
2001	LA GRANDE VIE	Philippe DAJOUX
	LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE	Charles NEMES
	LA VERITE SI JE MENS 2	Thomas GILOU
1999	TRAFFIC D'INFLUENCE	Dominique FARRUGIA
	LA FILLE SUR LE PONT	Patrice LECONTE
1998	SERIAL LOVER	James HUTH
1996	HISTOIRE D'AMOUR ET DE PEDALO	E. BAILLY
1996	MEMOIRE D'UN JEUNE CON	Patrick AURIGNAC

PIERRE RICHARD FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

2009	CINEMAN VICTOR KING GUILLAUME LE BONHEUR DE PIERRE FAUBOURG 36 LE SERPENT	Yann MOIX Thomas GILOU Pierre François MARTIN-LAVAL Robert MENARD Christophe BARRATIER Eric BARBIER	1986	MANGECLOUS LES FUGITIFS	Moshe MIZRAHI Francis VEBER
2008	FAUBOURG 36		1984	LE JUMENT	Yves ROBERT
2007	LE SERPENT		1983	LES COMPERES UN CHIEN DANS UN JEU DE QUILLES	Francis VEBER Bernard GUILLOU
2006	ESSAYE-MOI	Pierre François MARTIN-LAVAL	1981	LA CHEVRE	Francis VEBER
2005	LE CACTUS EN ATTENDANT LE DÉLUGE	Michel MUNZ & Gérard BITTON Damien ODOUL	1980	LE COUP DU PARAPLUIE C'EST PAS MOI, C'EST LUI	Gérard OURY Pierre RICHARD
2003	MARIÉES MAIS PAS TROP	Catherine CORSINI	1978	LA CARAPATE	Gérard OURY
2001	L'ÉTÉ DE MES 27 BAISERS	Nana DJORDJADZE	1976	JE SUIS TIMIDE, MAIS JE ME SOIGNE ON AURA TOUT VU LE JOUET	Pierre RICHARD Georges LAUTNER Francis VEBER
1997	DROIT DANS LE MUR LES MILLES ET UNE RECETTES DU CUISINIER AMOUREUX	Pierre RICHARD Nana DJORDJADZE	1975	LES NAUFRAGES DE L'ÎLE DE LA TORTUE TROP C'EST TROP	Didier KAMINKA Claude ZIDI
	<small>Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes 2000</small>		1974	LA COURSE A L'ECHALOTTE LA MOUTARDE ME MONTE AU NEZ	Yves ROBERT
	<small>Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes 1996</small>		1973	LE RETOUR DU GRAND BLOND JULIETTE ET JULIETTE	Rémo FORLANI Marco PICO
	<small>Prix d'interprétation masculine au Festival de Karlovy Vary (République Tchèque)</small>			UN NUAGE ENTRE LES DENTS LA RAISON DU PLUS FOU... EST TOUJOURS LA MEILLEURE	François REICHENBACH
	<small>Sélectionné pour représenter la Géorgie aux Oscars 1997</small>			JE SAIS RIEN, MAIS JE DIRAIS TOUT	Pierre RICHARD
1995	L'AMOUR CONJUGAL	Benoît BARBIER	1972	LE GRAND BLOND AVEC UNE CHAUSSURE NOIRE	Yves ROBERT
1994	LA PARTIE D'ÉCHECS	Yves HANCHAR		LES MALHEURS D'ALFRED	Pierre RICHARD
1993	LA CAVALE DES FOUS	Marco PICO	1971	LA COQUELUCHE	Christian-Paul ARRIGHI
	<small>Premier prix du Festival du film de comédie de Vevey 1993</small>		1970	LE DISTRAIT	Pierre RICHARD
1991	ON PEUT TOUJOURS RÉVER	Gérard JOURD'HUI Pierre RICHARD			
1990	BIENVENUE À BORD	Jean-Louis LECONTE			
1988	A GAUCHE EN SORTANT DE L'ASCENSEUR	Edouard MOLINARO			





ANNE MARIVIN

2009	CINEMAN LE COACH DEMAIN DES L'AUBE JE VAIS TE MANQUER INCOGNITO ENVOYES (TRES) SPECIAUX BIENVENUE CHEZ LES CH'TIS	Yann MOIX Olivier DORAN Denis DERCOURT Amanda STHERS Eric LAVAINÉ Frédéric AUBURTIN Dany BOON
	Festival de Cabourg 2008 - Révélation Féminine	
2007	PUR WEEK END TRUANDS	Olivier DORAN Frédéric SCHOENDOERFFER
2006	NE LE DIS A PERSONNE PRETE-MOI TA MAIN UN TICKET POUR L'ESPACE	Guillaume CANET Eric LARTIGAU Eric LARTIGAU
2004	NARCO PODIUM	Tristan AUROUET et Gilles LELLOUCHE Yann MOIX
2003	CHOUCHOU	Merzak ALLOUACHE
2002	MON IDOLE AH, SI J'ÉTAIS RICHE	Guillaume CANET Michel MUNZ et Gérard BITTON
1999	MADELEINE	Laurent BOUHNİK

MICHEL GALABRU FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

2009	CINEMAN	Yann MOIX
	LE PETIT NICOLAS	Laurent TIRARD
2008	BIENVENUE CHEZ LES CH'TIS	Dany BOON
2000	LES ACTEURS	Bertrand BLIER
1999	ASTERIX et OBELIX CONTRE CÉSAR	Claude ZIDI
1995	MON HOMME	Bertrand BLIER
1990	URANUS	Claude BERRI
1986	JE HAIS LES ACTEURS	Gérard KRAWCZYCK
	KAMIKAZE	Didier GROUSSET
1985	SUBWAY	Luc BESSON
1983	PAPY FAIT DE LA RESISTANCE	Jean-Marie POIRE
	L'ETE MEUTRIER	Jean BECKER
1980	UNE SEMAINE DE VACANCES	Bertrand TAVERNIER
1979	LE GENDARME ET LES EXTRA-TERRESTRES	Jean GIRAULT
1978	LA CAGE AUX FOLLES	Edouard MOLINARO
1976	LE JUGE ET L'ASSASSIN	Bertrand TAVERNIER
	<small>César du Meilleur Acteur</small>	
1970	LE GENDARME EN BALLADE	Jean GIRAULT
1968	LE GENDARME SE MARIE	Jean GIRAULT
1964	LE GENDARME DE SAINT-TROPEZ	Jean GIRAULT



LISTE ARTISTIQUE

Régis Deloux
Viviane Cook
Douglas Craps
Pierre Richard
Helmut
Sidonie
Proviseur
Le Docteur
Lady Lyndon
Réceptionniste

FRANCK DUBOSC
LUCY GORDON
PIERRE FRANÇOIS MARTIN-LAVAL
PIERRE RICHARD
OLIVIER MAG
ANNE MARIVIN
JEAN-CHRISTOPHE BOUVET
MICHEL GALABRU
MARISA BERENSON
OLIVIER DAZAT

Brocanteur
Fabienne
Chef de chantier
Mamesse
Combourieux
Patronne Bar
Frère Tuck
Petit Jean
Maud

JEAN-MICHEL BALTHAZAR
SHALIMAR DEBRU
GIO IERA
THOMAS DESMAREZ
JULIEN ENTHOVEN
SANDRA TRUONG
SYLVAIN DALL'ARCHE
LAURENT VAN DER REST
VICTORIA BEDOS

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur
Scénario
Directeur de la photographie

1er assistant réalisateur

Scripte
Directeur de production

Régie
Chef opérateur son
Mixage
Monteur son
Costumes
Maquillage

Yann Moix
Yann Moix et Olivier Dazat
Jérôme Almeras
Rémy Chevrin
Alain Olivieri
Mathieu Schiffman
Patrick Aubree
Aude Cathelin
Marianne Lambert, Nicolas Borowsky, Roger Shins
Michel Casang
François-Joseph Hors
Alexandre Widmer
Anaïs Romand
Didier Lavergne

Coiffure
Décors
Montage
Musique
Producteur
Coproducteur
Producteur Associé

Jean Max Guérin
Emmanuelle Duplay
Marco Cavé, André Billaud, Philippe Bourgueil
Julien Baer
Abel Nahmias (SAJ)
Scope Pictures
Lorette Productions

Une coproduction SAJ / SCOPE PICTURES / TF1 FILMS PRODUCTION
avec la participation de CANAL +
en association avec BANQUE POPULAIRE IMAGES 8



Avec la participation de la région Wallonne

Avec la participation du Tax Shelter du gouvernement fédéral de Belgique

